L'imprimé religieux en langue bretonne (1526-1660)

Jean-François Courouau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/270>

DOI : 10.4000/abpo.270

ISBN : 978-2-7535-1511-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2008

Pagination : 57-79

ISBN : 978-2-7535-0772-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-François Courouau, « L'imprimé religieux en langue bretonne (1526-1660) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 115-3 | 2008, mis en ligne le 30 septembre 2010, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.270>

L'imprimé religieux en langue bretonne (1526-1660)

Jean-François COUROUAU

Professeur agrégé habilité à diriger des recherches
Université de Toulouse-Le Mirail

En Bretagne, comme dans le domaine occitan et au Pays basque, la langue locale est employée dans la littérature religieuse¹. La production en langue bretonne des XVI^e et XVII^e siècles se caractérise même par son abondance si on la compare, d'un point de vue quantitatif, au semi-désert basque contemporain² ou à la période pendant laquelle l'écrit religieux occitan cesse pratiquement d'exister (1560-1640)³. Le corpus breton comprend aussi bien des œuvres en prose qu'en vers, des traductions, mais aussi quelques rares œuvres originales. Les parties versifiées suivent un modèle prosodique endogène particulièrement complexe qui est celui de la rime interne. Ces modes d'écriture traditionnels ne disparaîtront que dans le courant du XVIII^e siècle, sous l'influence des schémas d'origine française. L'ensemble de la production religieuse représente une part absolument considérable de la masse écrite en breton, assurant ainsi à cette langue une place à part dans la constellation qui unit en France l'accès à l'écrit, l'usage de la langue du lieu et la thématique religieuse. Pour tenter d'y voir

1. Cet article est extrait d'une thèse d'habilitation à diriger des recherches soutenue en Sorbonne (Paris-III) en juin 2007 et dont l'essentiel est publié (*Moun lengatge bèl. Les choix linguistiques minoritaires en France [1490-1660]*, Genève, Droz, 2008). Les références des ouvrages cités en fin d'article (sources et bibliographie) ne sont pas rappelées *in extenso* lorsque ceux-ci sont évoqués dans le corps de l'article ou dans les notes.

2. Les *Linguae Vasconum Primitiae* (Bordeaux, 1545) de Bernard Dechepare ne relèvent qu'en partie de la littérature religieuse. Sur cet ouvrage, voir note précédente (Courouau) et ARCOCHA-SCARCIA, Aurélie, « Les *Linguae vasconum primitiae* de Bernard Dechepare (Bordeaux, 1545) », dans COUROUAU, Jean-François, CUBELIER DE BEYNAC, Jean et GARDY, Philippe (éd.), *Les Voix de la nymphe aquitaine. Écritures, langues et pouvoirs. 1550-1610. Actes du colloque tenu à Agen et Nérac les 3, 4 et 5 octobre 2003*, Agen, Centre Matteo Bandello, Section française de l'Association internationale d'études occitanes, 2005, p. 117-132.

3. Sur l'ensemble de la production religieuse en occitan, voir EYGUN, Jean, *Au risque de Babel. Le texte religieux occitan de 1600 à 1850*, Bordeaux, Association d'étude du texte occitan, 2002.

clair parmi toutes ces œuvres, on peut tenter de les regrouper en fonction de solidarités thématiques et fonctionnelles. Le propos n'est cependant pas ici de s'en tenir à une simple liste de titres même si celle-ci peut déjà s'avérer en elle-même révélatrice d'une certaine continuité. Il s'agit bien plutôt de s'interroger sur les modalités sociolinguistiques qui entourent cette production dans une langue privée de tout prestige social et littéraire, placée dans une des situations de diglossie parmi les plus verrouillées du royaume. Retiendront ainsi successivement notre attention les personnalités sociales des auteurs, leurs éventuels soutiens au sein des institutions dans lesquelles ils évoluent, leurs liens avec le milieu des imprimeurs et, en bout de chaîne, les lecteurs. On tâchera de ne pas perdre de vue la question fondamentale du choix minoritaire (en regard des pratiques majoritaires qui privilégient le latin et le français) effectué par les auteurs et le degré de conscience linguistique dont ils peuvent faire preuve.

Essai de typologie de l'imprimé religieux en langue bretonne

L'absence durable de presses d'imprimerie dans la partie celtophone de la Bretagne, à la fin du ^{xv}^e et pendant une bonne partie du ^{xvi}^e siècle, n'a pas permis au breton d'appartenir dès le départ au cercle restreint des langues accédant à l'imprimerie. Le statut d'infériorité dans lequel cette langue est maintenue explique aussi, bien entendu, largement ce retard. Pourtant, à la différence de ce qu'on observe pour la langue basque qui devra attendre le milieu du ^{xvi}^e siècle pour bénéficier de ce support, l'impression à Paris, dès 1499, du dictionnaire trilingue latin-français-breton connu sous le nom de *Catholicon* inaugure une présence qui, pour être discrète, n'en sera pas moins relativement régulière au fil du ^{xvi}^e et, plus encore, du ^{xvii}^e siècle.

Formulaires et livres d'heures

En ce qui concerne le breton, on connaît quatre textes de type utilitaire, trois à destination des prêtres officiant dans un milieu bretonnant, un à l'usage des laïcs. Le premier a pour objet la cérémonie du mariage et il est paru dans un missel à l'usage du diocèse de Léon de 1526 publié à Paris chez Yves Quillevere (Delisle, 1895, p. 60-62 ; Loth, 1897). Le second est un modèle de prône contenu dans le *Catechism* de Gilles de Keranpuil (Paris, Jacques Kerver, 1576). Il est traduit d'un formulaire rédigé par René Benoît, curé de Saint-Eustache à Paris (Delisle, 1895, p. 79-82 ; Ernault, 1928, p. 234). Le dernier des trois est inséré à la fin d'un *Rituel romain* en français⁴, imprimé en 1631 par ordonnance de Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes de 1624 à 1645 (Loth, 1905).

4. *Rituel romain pour bien et deuement administrer les sacrements de l'Église et pour faire les autres fonctions sacrées ecclésiastiques. Reueu et imprimé avec les Rubriques en François, et adjousté à la fin la manière de faire le Prosne, tant en François qu'en Breton*, Rennes, Joseph Moricet, 1631. Bibliothèque municipale de Nantes : 60832.

Les livres d'heures sont, quant à eux, des ouvrages de dévotion destinés aux laïcs. Le genre, apparu au XIII^e siècle, connaît son apogée aux XV^e et XVI^e siècles. L'essentiel des prières qui composent le livre d'heures est emprunté au bréviaire et est organisé selon les huit heures canonales (matines laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies). La langue bretonne est la seule des langues minoritaires du royaume à être employée dans ce type d'ouvrages. Le libraire parisien Jacques Kerver, dans le courant des années 1570, a imprimé un livre d'heures breton à l'usage du diocèse de Léon dont les premiers feuillets ont malheureusement disparu (éd. Stokes, 1876). L'auteur en est, de toute évidence, Gilles de Keranpuil, traducteur du catéchisme de Canisius publié par le même imprimeur (Delisle, 1895).

La littérature hagiographique

La prédilection du Moyen Âge chrétien pour les récits de vies de saints est connue. Le succès absolument considérable en Europe de la *Legenda aurea* (ou *Légende dorée*) de Jacques de Voragine (XIII^e siècle) est illustré en Bretagne par la *Vie de Sainte Catherine* publiée en 1576⁵. Ce petit opuscule (31 pages) comprend 35 paragraphes en prose dont vingt-cinq sont directement empruntés, selon Émile Ernault qui en a procuré une édition (1887), à Jacques de Voragine (§ 3 à 27).

La vie de saint Yves, patron de la Bretagne, a fait l'objet d'une double traduction, en français et en breton, à partir du texte latin. Celle en français est due à Pierre de La Haye, seigneur de Kerhingan (Vie, mort, miracles et canonisation de monsieur saint Yves). Elle paraît à Morlaix, chez G. Allienne, en 1623. C'est la même année que Tanguy Gueguen († 1632) publie, chez le même imprimeur, sa propre traduction en breton (éd. Le Menn, 2002)⁶. L'ouvrage rassemble des extraits de l'enquête et des rapports de trois cardinaux du consistoire romain lors du procès en canonisation du saint breton, ainsi que le sermon de Clément VI lors de sa canonisation (1347).

On peut rattacher à ce type d'écrits hagiographiques le livre qu'un carme, Bernard du Saint-Esprit, de Lesneven (Léon), publie en 1656 pour les pèlerins de Sainte-Anne-d'Auray, dans le diocèse de Vannes, *Ar veac'h devot* (« Le voyage dévot »)⁷. L'histoire du pèlerinage et une liste des mira-

5. *Aman ez deraou buhez an itron sanctes Cathell guerhes ha merzeres en Brezonec neuez Imprimet, e Cuburien, euit Bernard de Leau, peheny a chô e Montrolles, voar pontz Bouret : en bloaz M.D.LXXVI.* « Ici commence la vie de madame sainte Catherine, vierge et martyre, en breton; nouvellement imprimée, à Cuburien, pour Bernard de Leau, qui demeure à Morlaix, sur le pont Bouret : en l'an 1576. » Un seul exemplaire est conservé (BnF, Rés. J-3007).

6. Un seul exemplaire : Bibl. Mazarine (Paris) 32250. L'édition de G. Le Menn comprend les deux textes, celui de La Haye et celui de Gueguen.

7. *Ar veac'h devot hac agreabl eus a perc'herinet Santes-Anna e Guenet*, E Montroules, e t'y N. Du Brayet « Le voyage dévot et agréable des pèlerins de Sainte-Anne au diocèse de Vannes, à Morlaix, chez N. Du Brayet ». Deux exemplaires connus : BnF, LK7-558 et Rés. 8-LK7-558. Un passage de ce texte a été édité par LE MENN, Gwennoù, « Dialogue avec la mort, poème en moyen-breton », *Études celtiques*, 15, 1978, p. 633-653.

cles y voisinent, selon un modèle éprouvé, avec des conseils adressés aux pèlerins.

D'autres ouvrages pourraient compléter l'ensemble s'ils n'étaient à ce jour perdus. Parmi les livres en breton que reçoit Peiresc en 1634 figurent une *Vie de sainte Marguerite* et une *Vie de sainte Catherine* dont on ne sait pour cette dernière – même s'il y a de fortes chances pour que ce soit le cas – si elle correspond à l'édition connue de 1576⁸.

Les catéchismes et les manuels

Le premier catéchisme à paraître en breton est le fait du curé de la paroisse de Cléden-Poher et chanoine de Carhaix, Gilles de Keranpuil (†1578). Son *Catechism* publié à Paris en 1576 est en partie une traduction de celui rédigé en latin par le jésuite allemand saint Pierre Canisius (1521-1597), paru pour la première fois en 1554, avant donc celui du concile de Trente (1556)⁹.

Le catéchisme de saint Robert Bellarmin (1542-1621), publié d'abord en latin (1593), a, quant à lui, été traduit en français par saint François de Sales (1601). Cette traduction, la première d'un catéchisme catholique dans la langue du royaume, a, à son tour, donné lieu à une traduction en breton parue anonymement à Nantes en 1612, rééditée en 1625. Il s'agit du plus long texte en prose rédigé en breton (300 pages)¹⁰.

Enfin, on doit au jésuite Julien Maunoir un catéchisme, le *Sacré Collège de Jésus divisé en cinq classes où l'on enseigne en langue armorique les leçons Chrestiennes* (Quimper, Jean Hardouyn, 1659)¹¹.

Du côté des manuels, on en trouve deux destinés à la confession. Le *Confessional* d'Yves Gueguen sort des presses nantaises en 1612¹².

8. Information donnée par Le Menn (1984, p. 99) malheureusement sans indication de sources.

9. La langue de ce texte a été analysée par Ernault (1928) à partir d'un exemplaire qui ne semble se trouver de nos jours dans aucune bibliothèque publique.

10. Texte signalé par G. Le Menn (1984, p. 99) qui donne l'édition de 1612 comme perdue et n'indique aucune localisation pour celle de 1625. La *Bibliotheca Bibliographica Aureliana* assigne, du reste, à cette impression la date de 1628.

11. Plusieurs exemplaires sont conservés dans des bibliothèques publiques : BnF : X-14547 et D-14606 ; Paris, Arsenal, 8-T-6005 ; Bibliothèque municipale d'Amiens : M 3364 ; Bibliothèque municipale de Rennes : 75977 Rés et 88565 Rés ; Bibliothèque municipale de Quimper ; Bibliothèque municipale de Morlaix ; Bibliothèque municipale de Brest (Rés. F. B.D 100) ; Bibliothèque municipale de Nantes, Rés. 23514 ; Nantes, Musée Dobrée, 1534 et 1535 ; Méjanes : C 649 ; BMT : Fa D 9666. Aux différents catéchismes énumérés ci-dessus, il conviendrait d'ajouter deux impressions réalisées (par G. Allienne ?) à Morlaix, le catéchisme du père Kerarform et celui du père Jérôme (Roudaut, 1987, p. 236 ; Le Berre, 2001, p. 35).

12. *Confessional d'astumet eves an doctoret catholic, apostolic ha romain... composet ha laquet en goulou, gant Evzen Gueguen, E Naffnet, gant Pezron Doriou, impr., 1612*. BnF : D-36955 et Nantes, Musée Dobrée, 1541. Voir Le Menn, 1984, p. 98. Une édition de 1616 est répertoriée dans la *Bibliotheca Bibliographica Aureliana* mais avec une erreur de cote. L'édition de 1646 est le fait de Georges Allienne, à Morlaix (BnF, Rés. D. 13844).

Comme ses équivalents occitans et basques, il s'adresse aux prêtres, mais aussi aux fidèles. On le réédite en 1646. Destiné aux mêmes publics est *An mirouer a Confession* (« Le miroir de confession »), traduit par Tanguy Gueguen (1621)¹³ dont le modèle est fourni par le texte éponyme du jésuite Emery (ou Emerio) de Bonis publié en 1618 (éd. Le Menn, 2006).

On ne sait à quelle date précisément, entre 1620 et 1622 en tout cas, il convient de situer la publication de la *Doctrine chrestienne* imprimée à Quimper. Elle est inspirée d'un original dû au jésuite espagnol Diego de Ledesma (1519-1595), traduit en français en 1608¹⁴. La traduction en breton est assurée par un jésuite resté anonyme. Ce n'est pas le même texte qu'une autre édition du même ouvrage (*Doctrin an christenien*), parue en 1622, fruit d'une traduction effectuée par Tanguy Gueguen, et rééditée en 1677 « par un honneste Ecclesiastique » (éd. Hemon, 1977)¹⁵.

Enfin, un *Doctrinal ar christenien*, à ne pas confondre avec les textes précédents, autre équivalent breton des manuels occitans et basques, où sont expliqués les points essentiels de la doctrine catholique, est publié en 1688¹⁶ (Le Menn, 1984, p. 99). Les approbations datées de 1645 et 1646 peuvent faire penser à une édition antérieure réalisée dans l'atelier de Georges Allienne, à Morlaix. L'auteur semble être le même Bernard du Saint-Esprit dont le nom est associé au *Ar veac'h devot* de 1656.

Les cantiques et les noëls

Il semble que l'usage de recourir à des cantiques en langue bretonne et non en latin remonte à l'activité du père Michel Le Nobletz. Son biographe, Antoine Verjus, le mentionne dès 1613 à Sizun :

Il (Le Nobletz) enseignoit apres les Vespres le catechisme, qu'il terminoit par des Cantiques spirituels, qui contenoient tous les principaux points de la doctrine Chretienne : Et il avoit si bien appris ces airs devots à tous les matelots & les pescheurs de l'isle, que ceux-là les apprenant aux autres qu'ils rencontroient à la pesche, on entendoit incessamment la mer retentir de cette musique plus melodieuse & plus agreable aux Angés, que les musiques

13. *An Mirouer a confession, profitabl meurbet, euit pepseurt tut, composet gand an Tat Reverant Emery de Bonis,...* Ha translatet vez a gallec en brezonec, gand Tanguy Gueguen, Imprimet é Montroules [Morlaix], gand G. Allienne : 1621. BnF : D-13843.

14. *Sommaire de la Doctrine chrestienne, en forme de Dialogue entre le Maistre et le Disciple. Composé par le Père Ledesme*, Rouen, Th. Reinsart, 1608. Un exemplaire (non localisé) de la *Doctrine chrestienne* en breton imprimée par G. Allienne est signalé par G. Le Menn 1978a, 166. L'impression est postérieure à l'installation d'Allienne à Morlaix et postérieure à la *Doctrin an Christenien*.

15. *Doctrin an christenien, composet gand an tat reverant Ledesme,...* Ha translatet a gallec en brezonec, gand Tanguy Gueguen, Montroules, G. Allienne, 1622, BnF : D-14604 ; *Doctrine Chrétienne du... pere Ledesme... Traduite... en Breton par un honneste Ecclesiastique. Avec le Stabat et l'Obsecro en Breton, et les Litanies de la Vierge Marie*. Fr. & Bret., Quimper, s. n., 1677. British Library 1018.h.41.

16. *Doctrinal ar christenien e brezonec habuez Sant Paul, escop, ha patron eux a Leon, composet gand breuzr Bernard ar Speret Santel*, Brest, et ty R. Malassis, 1688. BnF : D-14605.

Royales, & que les concerts les plus delicieux du monde. Cette coûtume introduite par ce bon Pasteur, de se servir de chants devots au lieu de prophanes, que chantoient auparavant ces pescheurs, semble avoir adouci la fureur de la mer : de sorte que depuis plus de vingt ans que ces airs Bretons s'entendent près de cette isle; personne des insulaires n'a esté submergé dans un lieu si dangereux, & où ils estoient accoûtumez à voir perir tous les ans plusieurs de leurs barques. (Verjus, 1666, p. 201-202.)

Cet usage est repris par son successeur, le père Maunoir, mais ce n'est pas à celui-ci (cf. *infra*) qu'il semble falloir rapporter la publication, en 1642, d'un recueil de *Cantiquou spirituel* (Quimper, Michel Machuel). L'auteur est un jésuite dont on ignore l'identité (éd. Le Menn, 1997). En revanche, c'est bien Maunoir qui signe les *Cantiquou spirituel* (Georges Allienne)¹⁷ de 1646 dont il a dû exister une édition antérieure et dont connaît plusieurs rééditions successives tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu'en 1821.

Le Noël breton, à la différence de ses équivalents poitevins et occitans, est tardif. C'est en 1650 seulement que Tanguy Gueguen publie, dans ses *An nouelou ancien ha devot* (Quimper, G. Allienne), un ensemble constitué de quarante-trois Noëls bretons et cinq français (éd. Pennaod, 1984).

Les poèmes religieux

Le premier ouvrage entièrement rédigé en breton est paru à Paris en 1530 chez Yves Quillevere. Il rassemble un Mystère de la Passion¹⁸ trois poèmes de thématique religieuse, la mort de la Vierge (760 vers) et ses quinze joies (144), la vie de l'homme (362) (Delisle, 1895, p. 76-78; éd. Hemon, 1962). On ignore tout de l'auteur ou plutôt des auteurs puisqu'il a été établi que les deux premiers textes ne sont pas de la même plume (Crawford, 1980). Revus par Tanguy Gueguen et augmenté d'une Passion et Résurrection du Christ, ces textes sortent à nouveau des presses à Morlaix, chez Georges Allienne, en 1622¹⁹.

D'une tout autre ampleur est *Le Mirouer de la mort* (3602 vers), vaste poème sur les fins dernières de l'homme (éd. Ernault, 1914). Sa composition, comme il ressort de l'achevé d'imprimer, remonte à 1519. Elle est associée au nom de Jean L'Archer le vieux, de Plougonven. Celui-ci semble s'être inspiré d'une version en prose latine, entremêlée de vers, attribuée aux Flamands Girard de Vliedervoven et Denis de Leeuwis, dit Denys le Chartreux, dont les

17. *Canticou spirituel ac instructionou profitabl. euit disqui an hent da vont dar barados, composet ag a nevez corriget ag augmantet gang an T at Julian Maner*, E Quemper Caurintin, imprimet gang Georges Allienne, 1646. Mazarine : 8° 23907 [Res]; Strasbourg : ZT9 X. M/CD. 162.630; Rennes : 77986 Rés; BnF : Rés Yn-18.

18. *Aman ez dezrou an Passion, ha he goude an Resurrection, gant Tremenuan an ytron Maria ha he Pemzec leuenez, hac en diuez ezedy Buhez mab den*, E Paris a nevez imprimet Enbloaz mil pemp cant ha tregont, [Eozen Quillevere, 1530], BnF : Rés. Yn-11.

19. *A Man ez dez rou an Passion, ha he govde an Resurrection, Gant Tremenuan an ytron Maria, ha he Pemzec leuenez, hac en divez ezedy buhez mab den*, Impimet e Montrouilles, Gant Georges Allienne, 1622 (BnF, Rés. Yn-13). Voir Le Menn, 1978a, p. 164.

premières éditions se situent à la fin du xv^e siècle. Mais il n'est également pas impossible, selon son éditeur, que Jean L'Archer ait mis à profit une des traductions françaises²⁰. La publication de la version bretonne, selon toute apparence, est très postérieure à la composition puisqu'elle n'intervient qu'en 1575²¹. Elle est le fait des frères récollets qui, dans leur couvent de Cuburien, près de Morlaix, disposent d'une presse. De celle-ci sort également l'année suivante un autre ouvrage en breton, la *Buhez Sanctes Cathell* (*Vie de sainte Catherine*, 1576) dont il a été question plus haut.

S'il faut en croire la date de son approbation, le poème de *Tragedien sacr* a vu le jour en 1651. On ne le connaît pourtant que par deux éditions de la fin du xvii^e siècle ou du début du xviii^e : Quimper, G. Buitingh, 1688 et Brest, R. Malassis, s. d. (1685-1705). Cette courte pièce (216 vers, éd. Le Menn, 1998) sur le sacrifice de la messe présente la particularité de constituer le premier texte imprimé en dialecte du Trégor et, en même temps, la dernière attestation d'un emploi du système prosodique breton avec rimes internes. Émile Ernault, dans le cadre de ses travaux sur la rime interne, a émis l'hypothèse – non vérifiée à ce jour – que l'auteur a établi son texte à partir d'un original français. Cet auteur, précisément, est connu : c'est un prêtre, Jean Cadec, natif de la paroisse de Plozéal, au nord de Guingamp.

Les mystères

On ne saurait clore ce rapide tour d'horizon sans mentionner les mystères, pièces religieuses dont la vogue décroît en France dans le courant du xvi^e siècle, alors qu'elle se maintient en Bretagne jusque vers le milieu du siècle suivant. Parmi les quelques mystères bretons conservés ou connus, seuls deux accèdent à l'impression. Ils font l'objet de réimpressions tardives : le *Mystère de la Passion et la Résurrection* (Paris, 1530 ; Saint-Malo, 1609 ; Morlaix, 1622, cette dernière version étant remodelée par Tanguy Gueguen pour le compte du libraire Allienne)²², le *Mystère de la vie de sainte Barbe* (Paris, 1557 ; Morlaix, 1647)²³.

20. Les informations données par le grand érudit provençal sur les traductions françaises et le rapport du texte breton à celles-ci sont des plus vagues (éd. Ernault, 1914, p. 8).

21. *Le Mirouer de la Mort, en Breton : au quel doctement, & Devotement, est trecté des quatre fins de l'homme : cest á scavoyn de la Mort, du derier Jugement, du tres-sacre Paradis : & de l'horrible Prison de L'enfer : & de ses Infinis Tourments*, Imprimet é S Françes Cuburien, 1575. BnF : Rés. P. Y n-1.

22. Voir note 1.5 pour l'édition de 1530. *A Man es dezrou an Passion, ha he Goude an Resurrection, Gant Trenvan an Ytron Maria, ha he Pemzec levenez, hoc en divez ezedi buhez nab den*, Saint-Malo, Pierre Marcigay, 1609 (Maz. : Rés. 46423) ; *Aman ez dezrou an passion, ha hegoude an resurrection, An oll corriget hac amantet gand Tanguy Gueguen, bælec hac Organist, natiff a Leon*, Imprimet e Montroules, gant George Allienne, 1622 (BnF : Rés. Yn-13 ; Delisle, 1895, p. 77). Texte édité par La Villemarqué en 1865 sous le titre *Le grand mystère de Jésus*.

23. *Aman ez dezrou buhez sâte Barba dre rym euel maz custumer he hoary en goelet breiz, Imprimet E Paris euit Bernard de Leau pe hiuy a chom e Mouutroulles var pont bourret en Bloez*, [15]57 (British Library : C.40.b.49) et *Amant ez dezraou buhez santes Barba dre rym, eues maz custumer he hoary en goelet Breiz. Gant eurjou an itron sanctes Barba*

Des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs

Nombre des textes religieux rédigés et imprimés en breton sont anonymes. De l'identité et de l'origine socio-professionnelle de leurs auteurs, nous ignorons tout. On connaît en revanche – à peine – un peu mieux certains noms et, plus rarement encore, certaines fonctions sociales. Parmi les membres de ce dernier sous-groupe, la part des prêtres, réguliers ou séculiers, est écrasante.

Les membres du clergé séculier appartiennent, pour l'essentiel, au monde des paroisses. Tel est le cas de Gilles de Keranpuil, curé de Clédén-Poher, chanoine de Carhaix, et surtout de Tanguy Gueguen. Il est remarquable de constater, en effet, que cet auteur mort en 1632, a assuré la publication de quatre ouvrages entre 1621 et 1623 :

1621 *An mirouer a Confession*

1622 *Doctrin an christenien*

1622 *Passion*

1623 *Buhez sant Euzen*

À cette liste on peut ajouter l'édition posthume des *Nouvelou* de 1651. Tanguy Gueguen est, à partir de 1590, curé de la paroisse Saint-Martin de Morlaix, dans le diocèse de Léon, chapelain de la collégiale de Notre-Dame du Mur, à Morlaix, où il occupe aussi, de 1592 à sa mort, en 1632, les fonctions d'organiste. Voilà à peu près les éléments biographiques dont on dispose à ce jour. C'est bien peu. On aimerait savoir quelle formation a suivi ce prêtre et dans quel contexte il a pu élaborer et mener à terme son projet éditorial. On voudrait aussi en savoir plus long sur ses rapports avec sa hiérarchie. Il est en effet tout à fait remarquable qu'une grande partie de la production religieuse imprimée en breton semble le fruit d'initiatives individuelles de prêtres de paroisse. Certes, les ouvrages paraissent bardés d'autorisation et de privilèges, mais on ne voit pas que, comme c'est le cas au Pays basque, l'autorité ecclésiastique ait cherché à promouvoir la diffusion de ce genre de production. Il convient toutefois de relever deux exceptions. En 1576, pour la publication de son catéchisme traduit de Canisius, Gilles de Keranpuil obtient le soutien de l'évêque de Cornouaille (1573-1583), François de La Tour. Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes (1622-1646), semble, quant à lui, avoir manifesté un goût pour l'histoire de sa province s'il faut en croire l'historien Pierre d'Hozier (1592-1660) qui lui dédie l'édition de 1638 de l'*Histoire de Bretagne* de Pierre Le Baud :

Le soin que vous avez, Monseigneur, de joindre à la gloire des armes les connoissances honnestes vous rend plus capable qu'aucun de ceux de vostre condition, de donner cette assistance à ceux qui ont la mesme curiosité que moy; et comme c'est un bien que vous n'estimez que pour en estre liberal, vous m'avez fait l'honneur de me communiquer abondamment les

hac he Officou amplamant, E Montroulez, gant Ian Hardouyn, 1647 (BnF : Rés Yn-16). Éd. Ernault, 1885.

grandes recherches que vous avez faites particulièrement pour l'Histoire de Bretagne. (Cité dans Rougeart, éd. Magnien-Simonin, 1988, p. 186, n. 2.)

L'intérêt personnel pour la matière historique bretonne et la décision de rendre accessible en breton le moment du prône ne sont peut-être pas sans liens. Quoi qu'il en soit, cependant, les cas de François de La Tour et Sébastien de Rosmadec, en l'état actuel de la documentation, constituent de remarquables exceptions.

Pour le clergé régulier, on notera l'appartenance de Bernard du Saint-Esprit à l'ordre des carmes ainsi que l'importance des récollets. Ils disposent, on l'a vu, dans leur couvent de Cuburien, près de Morlaix, d'une presse d'où sortent deux ouvrages au XVI^e siècle (*Le Mirouer de la Mort*, 1575, *Buhez Sanctes Cathell*, 1576) et un au XVII^e (*Doctrinal ar Christenen*, 1646). On ignore malheureusement bien des choses sur ce couvent, sa hiérarchie et les liens éventuels avec Christophe de Penfeunteuiou (ou Cheffontaines, ou Capite Fontium, 1512-1579), provincial des franciscains de Bretagne, puis général de l'ordre de 1571 à 1579, précisément, donc, au moment où paraissent les deux ouvrages bretons. Prédicateur actif et auteur prolige²⁴, Cheffontaines est bretonnant, comme il le déclare lui-même, pour satisfaire au topos de la modestie de l'auteur, dans l'« Avertissement au lecteur » placé en tête de sa *Chrestienne confutation du poinct d'honneur* (1568) :

Te priant ce pendant d'excuser le tour et l'ineptie aussi du langage, considerant que c'est un Breton Bretonnant qui parle, auquel le langage François est estranger. (Cheffontaines 1568, f° c iiiir°, cité dans Rougeart, éd. Magnien-Simonin, 1988, CXXV, n. 28.)

Les imprimeurs de livres bretons sont encore assez mal connus. Catherine Magnien-Simonin, dans l'édition qu'elle a procurée des poèmes latins et français de Jucquel Rougeart (1578), nous montre les auteurs bretons étroitement associés au milieu des imprimeurs parisiens. C'est le cas de Gilles de Keranpuil répondant à la sollicitation du libraire parisien, d'origine germanique, Jacques Kerver :

24. *Chrestienne confutation du poinct d'honneur sur lequel la noblesse fonde aujourd'huy ses querelles et monomachies* (1568, 1571, 1579); *Response familière à une épistre contre le libéral arbitre et les mérites des bonnes œuvres* (1568); *La Deffense de la foy de noz ancestres, auquel la présence réelle du corps de Nostre Seigneur au Saint Sacrement est prouvée* (1571, lat. 1575, 1586); *Traitté de l'exercice de la vraye religion qu'on doit tenir estant au sacrifice de la divine messe* (1577); *Compendium privilegiorum fratrum Minorum et religiosarum sub eorum cura viventium, necnon et aliorum fratrum Mendicantium, ordine alphabetico digestum* (1578); *Perpetuae Mariae Virginis ac Joseph sponsi ejus virginis catholica defensio* (1578); *Apologie de la confrairie des pénitents érigée et instituée en la ville de Paris par le treschrestien roy de France et de Pollongne, Henry, troisieme de son nom* (1583); *Confutatio puncti quem vocant honoris, super quo contentionum, monomachiarum sive duellorum suorum fundamenta christiana hodie nobilitas jacit, in quo de vero falsoque disputatur honore* (1585); *Actio prima in sacramentarios, in qua ex Christi... verbis, realis corporis Christi in sacramento Eucharistiae, praesentia... probatur...* (1585); *De la Vertu des paroles par lesquelles se fait la consécration du saint sacrement de l'autel* (1585); *Varii tractatus et disputationes de eo quod sit utile atque necessarium* (1586).

Estant adverty par un libraire de Paris, auquel on avait fait de grandes instances pour imprimer le Nouveau Testament, traduit en langue brette par un Breton fugitif en Angleterre. Et d'autant que je cognois, tant par la relation de plusieurs doctes personnages anglois que par le travail que je prins à la conférence de la langue angleche à la nostre, avecques laquelle elle a proche affinité, que la traduction qu'on a jà faicte en langue angleche estre en infinis lieux falsifiée et corrompue. (Delisle, 1895, p. 81.)

La traduction bretonne du Nouveau Testament et la langue « angleche » à laquelle fait référence Keranpuil ne peut correspondre qu'à la traduction galloise du Nouveau Testament établie par William Salesbury et publiée en 1567. Il s'agit, pour le prêtre catholique breton, de faire pièce à une diffusion des idées réformées facilitée par la proximité linguistique du breton et du gallois. De ce passage, retenons plutôt que l'auteur s'est lui-même livré à l'étude comparée des deux langues – activité suffisamment rare à l'époque pour être remarquée – et surtout que l'initiative de la publication en breton revient au libraire parisien. De fait, selon les comptes qu'elle a établis, Catherine Magnien-Simonin estime que 70 % des livres en breton ou contenant du breton au ^{xvi}^e siècle paraissent à Paris (Rougart, éd. Magnien-Simonin, 1988, p. xxvi, n. 69). Certains libraires semblent ainsi se faire une petite spécialité de ce type d'ouvrages. Ainsi, dans les années 1520-1530, Yvon Quillevere (1521, *Catholicon*; 1526, Missel du diocèse de Léon; 1530, *Mystère de la Passion*) ou, dans les années 1570, Jacques Kerver employant Gilles de Keranpuil (apr. 1570, *Livre d'heures*; Catéchisme abrégé traduit de Canisius, 1576).

Un changement intervient avec l'essor des imprimeries installées en Bretagne. Les centres que constituent, de ce point de vue, les villes de Morlaix et de Quimper voient se succéder, dans la partie du ^{xvii}^e siècle qui nous retient ici, plusieurs imprimeurs. Georges Allienne est un Normand, sans doute originaire de Rouen, qui s'installe comme libraire à Morlaix en 1618. Il commence à y imprimer en 1620. Deux ans plus tard, il ouvre une succursale à Quimper où il fait office d'« imprimeur ordinaire » de l'évêque. Dix ans plus tard (1632), il est reçu maître-imprimeur à Rouen et c'est dans les trois villes, Morlaix, Quimper et Rouen qu'il est actif en 1632-1633, avant de s'installer définitivement à Quimper où il reste jusqu'à sa mort en 1666. Pendant sa période morlaisienne, l'impression en breton constitue sa spécialité puisqu'on lui doit :

- 1621 T. Gueguen, *An mirouer a confession*
- 1622 T. Gueguen, *A Man ez dez rov an Passion*
T. Gueguen, *Doctrin an Christenien*
- 1623 T. Gueguen, *Vie, mort, miracles et canonisation de monsieur saint Yves*
- 1626 G. Quiquer, *Dictionnaire et Colloques*
- 1632 G. Quiquer, *Dictionnaire et Colloques*
- 1633 G. Quiquer, *Dictionnaire et Colloques*
G. Quiquer, *Nomenclator*
T. Gueguen, *Vie, mort, miracles et canonisation de monsieur saint Yves*

De toute évidence, l'activité bretonne d'Allienne tient largement à la rencontre avec deux hommes, le prêtre Tanguy Gueguen et le mystérieux Guillaume Quiquer.

Ce sont également des Normands que Michel Machuel, fils d'un libraire de Rouen, et Jean Hardouin (v. 1620-1676). Le premier ne publie qu'un seul ouvrage, à Quimper. Il est en breton. Ce sont les *Canticou spirituel* de 1642 auxquels répondent les *Canticou spirituel* du père Maunoir publiés par Georges Allienne dans cette même ville de Quimper en 1646. Jean Hardouin, quant à lui, suit le même itinéraire qu'Allienne : d'abord Morlaix où il assure la publication du mystère de la vie de sainte Barbe (*Amant ez dezraov buhez santes Barba*, 1647) puis Quimper où il se charge de publier le *Sacré Collège* de Maunoir (1659) ainsi que ses *Canticou spirituel* en 1662 et 1667, dès avant, donc, et après la mort d'Allienne²⁵. Morlaix et surtout Quimper, plus que Nantes et Paris où paraissent cependant quelques titres, sont les deux centres principaux de l'impression bretonne. Celle-ci est réalisée par des Normands qui semblent bien en faire, à l'occasion, leur activité principale.

La question du lectorat est complexe. La diffusion des ouvrages en breton semble ne se faire en Bretagne que selon des critères strictement sociaux. Les membres de l'élite locale, alphabétisés et francophones, estiment ne guère avoir de raisons de faire l'acquisition de livres qu'ils préféreraient lire en français. Ils n'utilisent le breton que dans leur rapport avec les domestiques, le petit peuple des villes ou le monde rural (Roudaut, 1987, p. 232). C'est donc à ces derniers que sont destinés les ouvrages de piété en breton. Leur achat est facilité par le prix peu élevé, dû à la fragilité du support (papier de médiocre qualité, livres souvent brochés). Les taux très bas d'alphabétisation ne doivent pas faire illusion sur la diffusion réelle des ouvrages en breton. Gilles de Keranpuil, en 1576, a soin d'indiquer à quelles catégories de la population il s'adresse en traduisant le catéchisme de Canisius :

Il [son catéchisme] sera aussy bon et propre pour prélatz, pasteurs, recteurs, maistres d'escole et peres de famille, pour eux instruire leurs enfans et domestiques. (Delisle, 1895, p. 82.)

Comme le fait remarquer F. Roudaut (1987, p. 232), il suffit que l'un des occupants d'une maison soit en mesure de déchiffrer un message écrit, pour qu'un livre puisse y être utilisé. Ces modalités de la circulation de l'écrit, également repérables ailleurs en France jusque tard dans le XIX^e siècle, constituent un facteur important, quoiqu'impossible à évaluer²⁶, dans la diffusion de l'imprimé dans une langue autre que le français ou le latin.

25. Sur les imprimeurs d'ouvrages bretons, on croiera les informations rassemblées par Le Menn (surtout 1978, 1980, 1984), Ferrieu, 1985 et la *Bibliotheca Bibliographica Aureliana*.

26. L'aspect utilitaire de ces ouvrages ainsi que la fragilité de leur support ou encore la modicité de leur prix expliquent leur absence quasi systématique dans les inventaires après décès. Dans les bibliothèques des presbytères, les livres en breton, quand ils sont

Images de la langue

Un des traits les plus marquants dans toute cette production religieuse en langue bretonne du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e concerne l'image qui est donnée de la langue. Les imprimés équivalents en domaine basque et en domaine occitan font la part belle, dans leurs prologues, avertissements ou autres paratextes, à une justification du choix linguistique. Même si, comme c'est fréquemment le cas côté occitan, prévaut un ton d'excuse, le sujet est abordé. Or rien de tel ne semble véritablement décelable, du moins dans des proportions comparables, dans l'écrit religieux breton. On peut citer, parmi les éventuelles exceptions, l'attitude de Gilles de Keranpuil (1576) sollicitant, conformément au topos, l'indulgence de ses lecteurs, mais notant au passage l'absence de tradition écrite :

N'ayant estudié à orner le langage breton, ne l'estant quasi que par force, ayant esté, la grâce de Dieu et ceux qu'il m'a laissé pour pères (puisque, par sa volonté, j'ay perdu mes naturelz avant l'aage de discrétion), nourry entre les François et autres nations jusques à présent; aymant mieux, par la rudesse et simplicité de mon langage, exprimer le vray sens de mon subject qu'user de belles aproles, avecques peu de fruict et d'édification; [...]. Suppliant tous lecteurs de corriger ce qu'ilz voirront nécessaire en ce petit catéchisme, ou bien excuser les fautes qu'ilz y pourront noter et avoir esgard que ceste langue n'a jamais esté imprimée et hantée comme les autres, dont n'ay pu me prévaloir des traictz d'autrui et naturelz d'icelle. (Delisle, 1895, p. 81.)

De façon générale, les présentations concernent le contenu, très rarement l'auteur (souvent anonyme) et tout aussi peu souvent la langue choisie. Cette absence de déclaration est-elle le signe d'un caractère senti comme normal de l'écriture en langue bretonne? Il y aurait quelque naïveté à le croire. Certes, de toute évidence, la nature licite de l'entreprise paraît suffisamment établie, peut-on penser, pour qu'il ne soit pas nécessaire de développer un argumentaire structuré justifiant du choix linguistique. Pour autant, on ne saurait perdre de vue l'aspect senti comme purement utilitaire de ces écrits, destinés aux prêtres et aux laïcs dont le niveau de compréhension du français est faible, voire nul. La justification intervient lorsque le lecteur, comme il peut arriver en Pays basque ou dans la zone occitane, est susceptible de s'interroger sur le choix opéré par l'auteur. Au Pays basque comme en domaine occitan, les élites sont bilingues et l'auteur considère d'une part qu'elles peuvent faire l'acquisition de ou manier simplement l'ouvrage, d'autre part, qu'elles peuvent être troublées par le choix linguistique. En Bretagne, il semblerait qu'il en aille autrement. C'est du moins l'hypothèse formulée ici : l'élite, si elle est bilingue, choisira le français, l'auteur le sait et s'estime dispensé, compte tenu du public visé, bretonnant monolingue (mais alphabétisé), de toute explication²⁷.

mentionnés, figurent en fin de liste avec les ouvrages de peu de valeur (Roudaut, 1987, p. 232-233).

27. Il y aurait lieu en revanche de tirer quelque profit des déclarations émaillant les textes de langue française relatifs à la Bretagne. Ils livrent des informations intéressantes

Le breton réhabilité : le père Julien Maunoir

Il faut en fait attendre le milieu du XVII^e siècle pour voir apparaître dans le cadre des écrits religieux un discours apologétique en faveur de la langue bretonne. Le *Sacré Collège* que le père Julien Maunoir (1606-1683) publie en 1659 comprend trois ouvrages en un :

- un dictionnaire français-breton (126 pages);
- un dictionnaire breton-français (50 pages);
- un catéchisme en langue bretonne (*Quenteliou christen*, 132 pages).

Le fait que la partie religieuse soit précédée de ces deux dictionnaires indique assez l'importance accordée par l'auteur à la bonne intelligence du texte. Mais surtout, pour la première fois dans l'expression écrite en breton, on voit se développer, sous la plume de Maunoir, un argumentaire destiné à valoriser la langue locale. Il s'ordonne autour de deux moments forts :

Dans ce raisonnement il y a deux propositions considérables :
La première, que la langue ancienne des Gaulois estoit une des primitives, qui furent apportées en Europe au temps de la confusion des langues.
La seconde, que l'idiome Armorique est la mesme que l'ancien Gaulois.
(Maunoir, 1659, I, p. 10.)

Les deux arguments sont orientés vers le passé historique et linguistique. Il s'agit, selon un modèle éprouvé dans la valorisation des langues minorées, d'affirmer une antériorité fondamentale de la langue (Courouau, 2003, p. 46-48). En établissant une continuité, mieux une identité, entre la langue des Gaulois et le breton actuel, le schéma évolutif qui rattache le français au latin introduit en Gaule par César et les Romains se trouvent surpassés de la même façon qu'est ignoré le mythe national des origines troyennes du breton²⁸. Maunoir, de toute évidence, a lu l'historien Bertrand d'Argentré pour qui « le langage Breton continué jusques à nos jours, est le vray Gaulois » (Argentré 1588, f° 26 r°). Le breton et le gaulois ne fai-

sur l'image du breton. Ainsi le jésuite Antoine Verjus, de son nom en religion Antoine de Saint-André, décrivant les causes de l'ignorance doctrinale des Bretons et les rapportant à la barrière linguistique : « Le defect d'instruction, & la difficulté qu'il y a d'apprendre la Langue de nos Ancestres, qui s'est conservée dans cette grande Province, y avoit établi de telle sorte le crime, & la superstition, & ces maux sembloient y estre devenus si grands, qu'ils ne poivoient plus estre gueris par aucun remede : Mais l'ignorance surtout y estoit si extrême, qu'à peine se trouvoit-il cinq ou six personnes dans les plus nombreuses Paroisses, qui sceussent les premiers elemens de nostre sainte Religion, qui eussent les dispositions que saint Paul desire dans ceux qui veulent s'approcher de Dieu par la Foy, & qui connussent un seul Dieu & un Sauveur » (Verjus, 1666, p. 2). Mais le même auteur cite à l'occasion tel proverbe *Qui passe le Raz sans douleur, / Ne sera pas du moins sans peur*, avec en marge la version originale *Biscouz ne dremen asden Ar raz, / N'en devise aoun pe gloas* (Verjus, 1666, p. 189).

28. Le mythe des origines troyennes du breton avait été défendu par l'auteur anonyme du *Cronicon Briocense* (1395-1416), Pierre Le Baud (1480-1505) et Alain Bouchart (1514). Il servait notamment à tenir en respect les théoriciens du royaume de France qui, à la suite de Jean Lemaire de Belges (1509), prêtait à la monarchie et à la langue françaises des origines gauloises, et, au-delà, troyennes.

sant qu'un, cette langue accède au statut de langue primitive du royaume. Elle a pour elle, face au français, un privilège d'antériorité.

Ces déclarations émanent d'une personnalité atypique dans le paysage ecclésiastique breton, Julien Maunoir, sur lequel nous allons nous arrêter un instant.

Il est né en 1606 à Saint-Georges-de-Reintembault, en Haute-Bretagne, à la limite avec la Normandie. Sa vie nous est assez bien connue grâce aux travaux effectués après sa mort par le jésuite Boschet, auteur d'une biographie de Maunoir, *Le parfait missionnaire ou la vie du R.P. Julien Maunoir de la Compagnie de Jesus* (Paris, Jean Anisson, 1697), écrite de façon quelque peu enjolivée dans une optique hagiographique, mais fruit d'une véritable enquête de terrain. Après avoir enseigné au collège de La Flèche, le père Maunoir, de la Compagnie de Jésus, professe au collège de Quimper à partir de 1630. Là, il rencontre un de ses collègues originaire de haute Bretagne, Pierre Bernard (1585-1654). Celui-ci, à son arrivée, lui conseille d'apprendre le breton. Mais, comme le jeune Jean-François Régis, Maunoir préférerait apprendre les langues indiennes du Canada vers lequel il se sent appelé. Trois mois plus tard, c'est le tour du père Michel Le Nobletz (1577-1652) de tenter de convaincre Maunoir. Le Nobletz dispose de quelque expérience en matière de catéchèse puisque nous savons qu'il a développé dans la région de Douarnenez l'usage des « cartes » de mission trilingues (latin, français, breton, v. Roudaut/Croix/Broudic, 1988) et qu'il a composé des cantiques en breton. Les efforts de Le Nobletz restent vains jusqu'à un certain jour de novembre 1630 où Maunoir, se rendant à la chapelle de Ti-Mamm-Doue, reçoit, selon son biographe, une illumination :

Maunoir alloit à cette Chapelle sans autre dessein que de rendre son culte à la Mere de Dieu, lorsque dans le chemin ce que le P. Bernard luy avoit dit du danger où la basse-Bretagne estoit de son salut, luy revint tout-à-coup en l'esprit, & le toucha vivement. En mesme temps une veüe interieure luy representa les Evechez de Quimper, de Treguier, de S. Brieu, de Leon, comme une carriere ouverte à son zele, & tous les moyens qu'il devoit employer au salut de ces quatre dioceses. [...] Il s'offrist à Nostre-Seigneur, & le pria très-instamment, puisqu'il le destinoit à instruire ces peuples abandonnez, de luy apprendre à parler leur langue. Ensuite, il s'adressa à la sainte Vierge, & luy dit avec toute la confiance qu'il avoit en elle : *Ma bonne maistresse, si vous daignez m'apprendre vous-mesme le bas-Breton, je le sçauois dans peu, & je serois bien-tost en estat de vous gagner des serviteurs.* (Boschet, 1697, p. 42-43.)

Mais, pour apprendre, le don de la Vierge ne suffit pas. Il faut d'abord que le père jésuite reçoive l'autorisation de sa hiérarchie nationale avant de pouvoir entreprendre pareille démarche. L'accord du provincial de France ne parvient que le 8 juin 1631, jour de la Pentecôte, comme le souligne Boschet. Le miracle peut alors s'opérer : huit jours après la réception de la lettre du provincial, Maunoir est en mesure de faire le catéchisme en breton. Un mois et demi plus tard, c'est le premier sermon de Maunoir en breton. Cette maîtrise soudaine est présentée comme l'effet d'un miracle extraordinaire, un effet de la grâce divine :

Si la facilité avec laquelle il apprit le bas Breton n'est pas quelque chose d'approchant de ce don du saint Esprit, c'est au moins une grâce singulière : puisqu'après huit jours d'étude, il parlait l'une des plus difficiles langues du monde, assez bien pour faire le catéchisme à la campagne, & qu'en moins de deux mois il le sçut si parfaitement, qu'il preschoit en cette langue sans préparation : avantage qu'il eut toujours depuis, mesme après avoir esté plusieurs années sans en faire usage. (Boschet, 1697, p. 42.)

Une mutation au collège de Tours en 1633 ne permet pas à Maunoir d'exercer plus de deux ans ce don miraculeux. Pourtant, sept ans plus tard, en 1640, Maunoir revient à Quimper où il restera jusqu'à sa mort en 1683, développant, dans toute la Bretagne, une activité inlassable, pendant 43 ans, de prédicateur en langue bretonne et, très probablement, aussi en gallo qu'il connaissait nécessairement.

Selon l'hypothèse formulée par l'éditeur des dictionnaires de Maunoir, G. Le Menn, il ne serait pas impossible que Maunoir ait récupéré le fruit du travail lexicographique accompli par un de ses collègues du collège de Quimper, le père Guillaume Thomas (ca. 1582-1657). D'après le témoignage de Dubuisson-Aubenay daté de 1636, le père Thomas travaillait à ce moment-là à un dictionnaire breton qu'il destinait à la publication (éd. Maître/Berthou, 1898, I, p. 119-120). Il semblerait qu'il ait lui-même fait usage du breton dans ses œuvres charitables en direction des pauvres et des enfants et qu'il soit également l'auteur d'un catéchisme, à ce jour perdu, peut-être même de la *Doctrin chrestienne* traduite de Ledesma entre 1618 et 1640²⁹. Du reste, le père Thomas est présent aux côtés de Maunoir sur le chemin qui mène à la chapelle de Ti-Mamm-Doue où le futur prédicateur et auteur se convertit à l'apprentissage du breton (Séjourné, 1895, I, p. 37). Il meurt en 1657 et il est tentant de penser, avec G. Le Menn, que le jésuite Maunoir hérite à ce moment-là des manuscrits de son défunt collègue.

Parallèlement à ses activités de missionnaire et de lexicographe, Maunoir est un auteur prolifique. Il laisse un journal de ses missions en latin, de nombreuses œuvres manuscrites en français, principalement des biographies de personnalités religieuses bretonnes et en breton quatre ouvrages imprimés peuvent lui être attribués avec certitude (*Canticou spirituel*, 1646, *Templ consacret d'ar Passion*, 1671, *An abbrege eus an Doctrin christen* et *Mellezour ar galounou*, tous deux sans date)³⁰.

Un climat tendu

Les conditions dans lesquelles se déploient les missions des jésuites faisant usage de la langue bretonne sont difficiles. Leur action est loin de susciter l'adhésion de l'ensemble du clergé. Bien au contraire, des opposi-

29. Sur ces attributions pour lesquelles existe un faisceau d'indices convergents, v. l'introduction de l'édition des dictionnaires de Maunoir procurée par G. Le Menn (1996, p. 23-25).

30. Voir l'introduction de l'édition des dictionnaires de Maunoir par G. Le Menn (1996, p. 35-41).

tions farouches se dressent sur le chemin des missionnaires bretonnants comme Le Nobletz et Maunoir. Ainsi, le biographe de Maunoir rapporte une polémique survenue, semble-t-il, en 1641 autour des cartes et des cantiques bretons utilisés par Le Nobletz. L'évêque de Léon, l'angevin Robert Cupif (1639-1646), interdit les cantiques sur la foi de dénonciations émanant de prêtres locaux :

M. de Leon prévenu par un homme de bien mal informé, avoit défendu sous peine d'excommunication d'expliquer à l'avenir les peintures énigmatiques dont se servoit M. le Nobletz, & de chanter les cantiques spirituels que ce saint homme avoit chantez publiquement luy-mesme au Conquet : que deux Ecclesiastiques ennemis secrets de M. le Nobletz, parce que sa vie toute sainte leur reprochoit leur vie scandaleuse, avoient trouvé le moyen de persuader au Prélat, que les missionnaires des Isles d'Ouessant & de Molènes avoient fait des processions extravagantes qui s'estoient terminées par des danses publiques, d'autant plus condamnables, que les Peres y chantoient eux-mesmes. (Boschet, 1697, p. 116).

L'argument avancé par les détracteurs relève du domaine moral. Le cantique breton est associé à un comportement immoral, la danse, condamné par l'Église, du moins dans le cadre d'une manifestation religieuse. Il est intéressant de constater que la condamnation épiscopale entraîne dans la population une réaction de révolte. Les insulaires d'Ouessant et de Molène se livrent à une surenchère, ils défient publiquement la menace d'excommunication brandie par l'évêque en solidarité avec les prêtres missionnaires et l'usage qu'ils ont développé de la langue bretonne :

Au mesme moment qu'on publioit au Conquet les ordres de M. de Leon contre les cantiques, environ mille insulaires d'Ouessant & de Molènes débarquez au mesme endroit où ils venoient d'aborder, s'estant separez en deux troupes, l'une de garçons, l'autre de filles, pour marcher deux-à-deux, & se rendre en bon ordre à saint Mathieu où ils devoient recevoir la Confirmation, se mirent à chanter les cantiques; plus ils approchoient de l'Abbaye, plus ils élevoient leurs voix : on accourut à ce chant si extraordinaire, & lorsqu'on se fut apperçeu qu'ils chantoient les cantiques, on voulut les en empêcher, disant que s'ils continuoient à chanter, ils seroient excommuniés. Mais ils répondirent, qu'on ne les excommunieroit pas pour chanter ce que *Ta dou santel*, c'est-à-dire, ce que les Peres qui estoient des saints, leur avoient appris, & ils n'en chanterent que plus haut : ce qui pensa leur couster bien cher : car on se mit en devoir de les maltraiter. Dans cette occasion une femme forte chez qui les missionnaires avoient logé à Ouessant, & qui conduisoit la troupe des filles, signala sa foy, & résoüit à périr pour la défense des saints cantiques, dit généreusement : *Nous ne chantons que la doctrine de Jesus-Christ; qu'on nous crucifie comme on l'a crucifié & nous chanterons encore sur la croix.* (Boschet, 1697, p. 117-118.)

Cette « femme forte » dont les paroles sont rapportées en français, mais qui s'exprime logiquement en breton manifeste dans son intention qu'elle est prête, avec le groupe dont elle fait figure de porte-parole, à mourir pour la langue et à souffrir le même martyre que le Christ en croix. Quelle que soit la part d'exagération de l'hagiographe, le témoignage révèle l'écho que

le recours à la langue locale suscite dans des populations habituées à n'entendre, pour parler de religion, que le latin, ou, à l'occasion, le français.

La façon dont l'incident est clos paraît également significative de l'embarras du haut-clergé face à des questions auxquelles il n'est absolument pas préparé. C'est l'intervention décisive d'un ecclésiastique bretonnant capable d'identifier le caractère orthodoxe des paroles des cantiques qui convainc l'évêque :

Par bonheur, il survint un Ecclesiastique qui accompagnoit M. l'Evesque dans sa visite, & qui sçachant le Breton appaisa tout le tumulte; car ayant entendu les cantiques, & voyant qu'ils ne contenoient que les prieres de l'Eglise, & que des instructions tres-orthodoxes, il alla instruire le Prélat, & il justifia pleinement M. le Nobletz & les missionnaires. (Boschet, 1697, p. 118.)

L'évêque semble alors gagné à la cause du breton puisque, recevant les pères Maunoir et Bernard, il leur déclare, après les avoir félicités pour leur activité missionnaire :

Que c'estoit tout de bon qu'il vouloit apprendre la langue Bretonne; qu'il falloit qu'il vint la luy enseigner au commencement de l'hyver, & que s'il y manquoit, il condamneroit encore une fois ces cantiques; voulant dire par-là, qu'il ne les avoit condamnez que faute d'entendre le Breton. (Boschet, 1697, p. 120-121.)

On ignore si le désir affiché par l'évêque de Léon est un jour devenu réalité et si le père Maunoir, l'hiver suivant ou plus tard, l'a effectivement initié au breton. Il s'agit peut-être simplement de quelque boutade paternaliste destinée à encourager à moindres frais les prêtres missionnaires. Pour autant, ce qu'on entend là, dans la bouche du prélat, n'est-ce pas aussi l'aveu rétrospectif d'une indifférence première à la question linguistique ?

•

La langue bretonne, comme la langue occitane et comme toutes les langues du royaume autres que le français et le latin, a manqué la révolution de l'imprimerie. Les conditions sociolinguistiques générales ne permettaient pas qu'elle s'agrège au groupe des langues imprimées et qu'elle atteigne le niveau d'emploi réservé aux langues de grande diffusion. Ce constat étant fait, il convient de souligner à quel point la production religieuse bretonne, entre la fin du ^{xv}^e siècle et la date symbolique de 1660, fait preuve de vitalité, surtout si on la compare à d'autres productions équivalentes en France. Les dialectes d'oïl et le francoprovençal sont extrêmement loin de disposer de corpus équivalents. Le corpus breton, d'un point de vue quantitatif, est à situer au niveau de celui dont disposent l'occitan et – pour le ^{xvii}^e siècle uniquement – du basque. Avec l'occitan, le breton est chronologiquement la première langue du royaume autre que le latin et le français à bénéficier du support de l'imprimerie et de la diffusion qu'elle offre. Cette « vitalité mino-rée » – pour le dire en usant de paradoxe – tient largement au mouvement descendant (ou plus exactement, condescendant) qui, très tôt, largement avant le concile de Trente (1545-1563), mène des hommes de foi à prendre

en considération la réalité linguistique des destinataires de leur message. Au ^{xvi}^e siècle, ces hommes appartiennent aux ordres mendiants. Ce sont des franciscains (récollets, cordeliers) comme les moines de Cuburien qui installent une presse dans leur couvent de Saint-François et l'utilisent pour imprimer des ouvrages en breton. Lorsque vient le temps de la Réforme catholique, le flambeau est repris par les jésuites, soucieux, en Bretagne comme ailleurs, d'efficacité. Tout au long des deux siècles, les prêtres séculiers ont contribué au même effort. D'Auffret Quatquévéran et Jean Corre qui assurent les rééditions du *Catholicon* au début du ^{xvi}^e siècle à Tanguy Gueguen au milieu du ^{xvii}^e siècle, en passant par Gilles de Keranpuil, la chaîne des curés bretons s'efforce de fixer par écrit et donc de diffuser le message religieux dans les catégories de la population qui ne connaissent que le breton. Certains de ces hommes – voire tous – bénéficient de la rencontre, moins providentielle qu'intéressée, d'imprimeurs avec lesquels ils ont partie liée. De ce point de vue, le cas de la collaboration, durable et visiblement rentable, qui unit Tanguy Gueguen et Georges Allienne mérite de retenir l'attention des historiens du fait culturel. Contrairement toutefois à ce qu'on observe au Pays basque, par exemple, ou dans des cas moins nombreux, en domaine occitan, ces prêtres, pourtant ne manifestent pas explicitement leur attachement à la langue qu'ils choisissent d'employer. La modestie attachée à leur condition de prêtre et la prégnance des topoï hérités les en empêchent, mais plus encore le fait que ce ne sont pas des théoriciens, mais des acteurs, plongés dans le réel immédiat. Il faut attendre un haut Breton, le jésuite Julien Maunoir, pour voir se constituer un discours cohérent, articulé avec une pratique et une réflexion novatrices.

Yves Le Berre a souligné les qualités que ces générations d'auteurs n'ont cessé de déployer : l'ardeur au travail, l'attention aux détails, l'ambition esthétique (Le Berre, 2001, p. 34). Il leur adjoint, non sans raison, l'amour de la langue qu'ils ont choisie en conscience. Associant ainsi la motivation éthique (au sens large, incluant le religieux) et le projet esthétique (Courouau, 2006), les prêtres et les moines bretons apparaissent bien, en ce sens, comme les homologues des poètes occitans, leurs contemporains. Ce qui peut sembler les opposer tient, certes, aux visions du monde et aux modalités d'expression que celles-ci déterminent (religieuses dans un cas, « profanes » dans l'autre). Fondamentalement pourtant, la démarche est la même. Il s'agit de donner une légitimité – par la puissance que confère la lettre imprimée – à ce qui jusqu'alors, dans l'histoire et dans la société, en est dépourvu.

Ces œuvres ont des lecteurs. Ce ne sont pas des analphabètes, par définition. Bernard Oyharçabal, à propos de la littérature religieuse basque du ^{xvii}^e siècle, évoque l'alphabétisation en langue locale (Oyharçabal, 1999, p. 47). Le même phénomène intervient en Bretagne. Ces individus alphabétisés assurent un rôle de « passeurs » au sein de groupes analphabètes monolingues. Ce faisant, ils contribuent à l'établissement d'un rapport renouvelé à l'écrit. Autrefois amas de signes incompréhensibles, le livre

est oint de la dignité que lui confèrent un support prestigieux, un sujet édifiant et, en même temps, la langue de la quotidienneté triviale. Les lecteurs, à ce compte, éprouvent peut-être alors – qui sait ? ne serait-ce qu'un temps – cet amour de la langue dont les auteurs, discrètement, patiemment, obstinément, ont fait preuve.

Sources

- ARGENTRÉ, Bertrand d', *Histoire de Bretagne, des Roys, Ducs, Comtes et Princes d'Icelle*, Paris, Jacques Dupuys, 1588.
- BOSCHET, R. P., *Le parfait missionnaire ou la vie du R.P. Julien Maunoir de la Compagnie de Jesus*, Paris, Jean Anisson, 1697.
- Cantiquou spirituel. 1642. Premier recueil de cantiques bretons/Gant un tad eus a Kompagnunezh Jezuz*, rééd., traduit et annoté par Gwenolé Le Menn avec en annexe les airs notés, précédés d'une étude par Isabelle His-Ravier, Saint-Brieuc, Skol, 1997.
- Doctrin an Christenien, texte de 1622 en moyen-breton accompagné de la version française et du texte en breton moderne de 1677* avec préface et notes de Roparz Hemon, Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1977.
- DUBUISSON-AUBENAY, François-Nicolas Baudot, *Itinéraires de Bretagne en 1636*, éd. de la Société des bibliophiles bretons établie à partir du manuscrit original; notes et éclaircissements de Léon Maître et Paul Berthou, Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1898-1902, Paris, Éd. du Layeur, 2000, 2 vol.
- MAUNOIR, Julien, *Les dictionnaires français-breton et breton-français du R. P. Julien Maunoir. 1659*, réédité et annoté par Gwénolé Le Menn, Saint-Brieuc, Skol, 1996.
- Le grand mystère de Jésus*, avec une étude sur le théâtre chez les nations celtiques, par Hersart de La Villemarqué, Paris, Didier, 1865.
- Middle-Breton Hours*, edited with a translation and glossarial index by Whitley Stokes, Calcutta, s. n., 1876.
- An Mirouer a confession. 1621*, éd. Gwenolé Le Menn, Saint-Brieuc, Skol, 2006.
- Le Mirouer de la Mort. Poème breton du XVI^e siècle*, publié d'après l'exemplaire unique, traduit et annoté par Émile Ernault, Paris, Champion, 1914.
- Le mystère de sainte Barbe*, publié par Émile Ernault, Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1885.
- An Novelov ancien ha devot. Texte de 1650*, accompagné d'une traduction française de Goulven Pennaod, Quimper, Preder, 1984.
- ROUGEART, Jucquel, *Œuvres complètes (1578)*, éd. Catherine Magnien-Simonin, Genève, Droz, 1988.
- Tragedien sacr, premier texte trégorois (1651 ?)*, réédité et annoté par Gwenolé Le Menn, Saint-Brieuc, Skol, 1998.
- VERJUS, Antoine, *La vie de Monsieur Le Nobletz, prestre et missionnaire de Bretagne*, Paris, F. Muguet, 1666.
- La vie, mort, miracles et canonisation de monsieur saint Yves*, éd. Gwenolé Le Menn, Saint-Brieuc, Skol, 2002.

Bibliographie

- ARCOCHA-SCARCIA, Aurélie, « Les *Linguae vasconum primitiae* de Bernard Dechepare (Bordeaux, 1545) », dans COUROUAU, Jean-François, CUBELIER DE BEYNAC, Jean,

- GARDY, Philippe (éd.), *Les Voix de la nymphe aquitaine. Écritures, langues et pouvoirs. 1550-1610. Actes du colloque tenu à Agen et Nérac les 3, 4 et 5 octobre 2003*, Agen, Centre Matteo Bandello, Section française de l'Association internationale d'études occitanes, 2005, p. 117-132.
- COUROUAU, Jean-François, « Les apologies de la langue française (xvi^e) et de la langue occitane (xvi^e-xvii^e siècles). Naissance d'une double mythographie (1^{re} partie) », *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, 21/2, 2003, p. 35-52 et (2^e partie) 22/2, 2004, p. 23-39.
- COUROUAU, Jean-François, « La plume et les langues. Le choix linguistique à l'époque moderne », *L'Homme*, p. 177-178, 2006, p. 251-278.
- COUROUAU, Jean-François, *Moun lengatge bèl. Les choix linguistiques minoritaires en France (1490-1660)*, Genève, Droz, 2008.
- CRAWFORD, T. D., « Tremenvan an Ytron Maria et Pemzec Leueneg Maria : combien d'auteurs ? », *Études celtiques*, 17, 1980, p. 219-228.
- CROIX, Alain et ROUDAUT, Fañch, *Les Bretons, la mort et Dieu de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor/Temps actuels, 1984.
- DELISLE, Léopold, « Les Heures bretonnes du xvi^e siècle », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LVI, 1895, p. 45-83.
- DUVAL, Michel, « Le livre et sa diffusion en Bretagne au xvi^e siècle », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, XXXII, p. 31-62.
- ERNAULT, Émile, « La vie de sainte Catherine », *Revue celtique*, 8, 1887, p. 76-95.
- ERNAULT, Émile, « Le breton de Gilles de Keranpuil », *Revue celtique*, 45, 1928, p. 201-271 et 47, 1930, p. 72-159.
- ERNAULT, Émile, « Sur quelques textes franco-bretons », *Revue celtique*, 16, 1895, p. 192-200.
- ERNAULT, Émile, « Une poésie officielle en moyen-breton », *Revue de Bretagne*, 48, 1912, p. 185-192 et 50, 1913, p. 147-152.
- EYGUN, Jean, *Au risque de Babel. Le texte religieux occitan de 1600 à 1850*, Bordeaux, Association d'étude du texte occitan, 2002.
- FERRIEU, Xavier, *500 ans d'imprimerie en Bretagne. Janvier-février 1985*, catalogue d'exposition, Rennes, Bibliothèque municipale, 1985.
- HEMON, Roparz, *Trois poèmes en moyen-breton*, traduits et annotés, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1962.
- LE BERRE, Yves, « La littérature moderne en langue bretonne ou les fruits oubliés d'un amour de truchement », dans VIEILLARD, Françoise (dir.), *Littératures dialectales de la France. Diversité linguistique et convergence des destins*, Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, 159, Paris, Champion/Genève, Droz, 2001, p. 29-51.
- LE BERRE, Yves, *Qu'est-ce que la littérature bretonne ? Essais de critique littéraire. xv^e-xx^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.
- LE MENN, Gwennolé, « Bibliographie bretonne. Qui furent les premiers imprimeurs de Quimper (xvii^e siècle) ? Leurs impressions », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 106, 1978a, p. 161-181 et 107, p. 283-314.
- LE MENN, Gwennolé, « Dialogue avec la mort, poème en moyen-breton », *Études celtiques*, 15, 1978b, p. 633-653.
- LE MENN, Gwennolé, « L'apparition des "Colloques" et la réimplantation de l'imprimerie en Basse-Bretagne », *Études celtiques*, 17, 1980, p. 269-274.
- LE MENN, Gwennolé, « La littérature en moyen-breton de 1350 à 1650 », *Actes du 107^e Congrès national des sociétés savantes. Brest 1982*, Paris, ENSB/CTHS, 1984, vol. 2, p. 89-104.
- LOTH, Joseph, « Texte breton de 1526 », *Annales de Bretagne*, 12, 1897, p. 420-422.

- LOTH, Joseph, « Le plus ancien texte suivi en breton de Vannes », *Annales de Bretagne*, 20, 1905, p. 341-350.
- OYHARÇABAL, Bernard, « Les prologues auctoriaux des ouvrages basques des XVI^e et XVII^e siècles », *Lapurdum*, n° spécial « Actes du colloque de Bayonne (12-13 avril 1999) *Euskal literatura Axudarren aroan* », 1999, p. 39-93.
- ROUDAUT, Fañch, « La littérature religieuse en breton », dans BALCOU, Jean et LE GALLO, Yves (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris/Spezed, Champion/Coop Breizh, 1987, 1, p. 231-243.
- ROUDAUT, Fañch, CROIX, Alain, BROUDIC, Fañch, *Les chemins du paradis/Taolennou ar baradoz*, Douarnenez, L'Estran, p. 1988.
- SÉJOURNÉ, Xavier-Auguste, *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus*, Paris, H. Oudin, 1895, 2 vol.

Annexe – L'imprimé religieux de langue bretonne (1499-1660)

Afin de servir de repères, des titres non religieux ont été inclus dans la liste. Les titres d'ouvrages religieux sont indiqués en gras.

Date	Titre abrégé	Maître d'œuvre/ Auteur	Lieu	Imprimeur
1499	<i>Catholicon</i>	N. Quoatquévéran	Tréguier	Calvez
apr. 1500	<i>Catholicon</i>	Jean Corre	Paris	?
1521	<i>Catholicon</i>	Yves Quillevere	Paris	Quillevere
1526	Missel Léon		Paris	Quillevere
1530	Mystère Passion		Paris	Quillevere
1557	Mystère vie ste Barbe		Paris	Leau
apr. 1570	Livre d'heures	Gilles de Keranpuil	Paris	Kerver
1575	Mirouer mort		Cuburien	St-François
1576	Catechism Canisius	Gilles de Keranpuil	Paris	Kerver
	<i>Vie ste Catherine</i>		Cuburien	St-François
1609	Mystère Passion		Saint-Malo	Marcigay
1612	Confessional	Yves Gueguen	Nantes	Doriot
1616	Catéchisme Bellarmin		Nantes	?
1620-	Doctrine chrestienne		Morlaix	Allienne
1622	Mirouer Confession	Tanguy Gueguen	Morlaix	Allienne
1622	Doctrin an christenien	Tanguy Gueguen	Morlaix	Allienne
1622	Mystère Passion	Tanguy Gueguen	Morlaix	Allienne
1623	Vie st Yves	Tanguy Gueguen	Morlaix	Allienne
1625 ?	Catéchisme Bellarmin		Morlaix	Allienne
1626	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Morlaix	Allienne
1631	Rituel romain		Rennes	Moricet
1632	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Morlaix	Allienne
1633	<i>Nomenclator</i>	G. Quiquer	Morlaix	Allienne
	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Morlaix	Allienne
	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Caen	Yvon
1640	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Morlaix	Du Brayet
1642	Cantiquou		Quimper	Machuel
1646	Doctrinal ar christenien	Bernard St-Esprit	Cuburien	St-François
1646	Confessional		Morlaix	Allienne
	<i>Cantiquou</i>	Julien Maunoir	Morlaix	Allienne
1647	Mystère vie sain te Barbe		Morlaix	Hardouin
	<i>Amourettes du vieillard</i>		Morlaix	Hardouin
1650	An nouelou	Tanguy Gueguen	Morlaix	
1651	Tragedien sacr	Jean Cadec	Morlaix	Ploesquelec
1652	<i>Dictionnaire</i>	G. Quiquer	Saint-Brieuc	Doublet
1656	Ar veac'h devot	Bernard St-Esprit	Morlaix	Du Brayet
1659	Sacré Collège	Julien Maunoir	Quimper	Hardouin

RÉSUMÉ

La majeure partie de l'imprimé rédigé en langue bretonne entre le début du XVI^e siècle et la date de 1660 est constituée d'ouvrages religieux pour lesquels un essai de typologie est proposé. La répartition s'effectue ainsi entre formulaires, livres d'heures, littérature hagiographique, catéchismes, manuels, recueils de cantiques ou de noëls, poèmes religieux et mystères. Les auteurs sont issus des clergés séculier et régulier et la plupart paraissent agir sans soutien apparent de leur hiérarchie. Les imprimeurs se recrutent dans un premier temps principalement à Paris, puis, à partir de l'introduction de l'imprimerie en Basse-Bretagne, sur place, surtout à Morlaix. La coopération entre l'imprimeur d'origine normande Georges Allienne et le curé Tanguy Gueguen, au début des années 1620, est particulièrement fructueuse. Les lecteurs se recrutent, selon toute apparence, exclusivement dans les milieux monolingues, mais il faut noter l'absence fréquente de toute justification chez les auteurs, souvent anonymes, pour ce qui est de leur choix linguistique. Seul le père Julien Maunoir (1606-1683) développe un discours articulé et conscient, destiné à revaloriser l'image de la langue bretonne. L'accueil réservé en 1641 aux cantiques bretons élaborés par le père Le Nobletz sur les îles d'Ouessant et de Molène témoigne d'une profonde méfiance de la part des autorités épiscopales.

ABSTRACT

Most of the writings printed in the Breton language between the beginning of the 16th century through 1660 are made up of religious works for which a typology essay is offered. This ventilates between rituals, book of hours, hagiographic literature, catechisms, textbooks, song or Christmas carol (noëls) books, religious poems and mysteries. The authors are both secular and regular clergymen and most of them seem to act outwith any hierarchical support. Printers were initially based in Paris, then, from the time printing presses were introduced in Lower Brittany, in situ, mainly in Morlaix. In particular, there was a prolific collaboration between printer Georges Allienne (originally from Normandy) and Vicar Tanguy Gueguen in the early 1620s. Apparently, readers are exclusively single-language, but one must note the absence of any kind of justification by the usually anonymous authors for their choice of language. Only Father Julien Maunoir (1606-1683) presents an articulate, aware argument to rehabilitate the image of the Breton language. The way in which the Breton songs of praise put together by Father Le Nobletz in 1641 when on the Ouessant and Molène islands were greeted show a deep mistrust from the diocesan authorities.